

*Mundos de aquí, mundos de allá. Confrontation des mondes*

Histoire / Anthropologie / Sociologie comparées des sociétés européennes et mésoaméricaines

Le colloque franco-mexicain *Mundos de aquí, mundos de allá. Confrontation des mondes* a été organisé à San Cristóbal de las Casas du 1<sup>er</sup> au 4 juillet 1998, grâce à une collaboration entre l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (Paris), l'Universidad Autónoma de Chiapas et le Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología Social (Sureste) avec le concours du Ministère des Affaires Étrangères (Paris). Vingt-et-un chercheurs, principalement français et mexicains, mais aussi espagnols et guatémaltèques, ont bien voulu se livrer à une expérience quelque peu insolite, comme seule une ville telle que San Cristóbal de las Casas pouvait en accueillir. En effet, réunir des universitaires œuvrant dans trois champs disciplinaires distincts, spécialistes d'univers et de continents différents, et d'époques fort variées,

depuis le Moyen Âge jusqu'à la plus vive actualité, n'est pas chose commune. L'ambition était de tester la possibilité d'engager collectivement une analyse comparée des sociétés européennes et amérindiennes; mais il s'agissait d'abord, plus modestement, d'amorcer un contact entre des individus et des univers de recherche généralement séparés par les cloisonnements académiques, et qui peuvent pourtant tirer profit d'un échange d'expériences et d'idées. Une rencontre entre différents mondes, entre disciplines, continents, temps et langues...

Un projet de recherches comparatives

Il n'est pas inutile de préciser comment l'on entend la démarche comparative, proposée comme principe de la rencontre. Pour d'évidentes limites personnelles, il ne m'est pas possible de la définir autrement qu'en historien. Pourtant, le comparatisme a la part plus belle dans la tradition anthropologique et sociologique; et bien que le défi lancé par ces disciplines ait encouragé Marc Bloch à faire du comparatisme l'un des aspects centraux de sa démarche, celui-ci ne figure assurément pas parmi les aspects les plus volontiers affichés, ni les mieux mis en pratique du projet initial des *Annales*.

Quelques-unes des indications données par Marc Bloch dans les années 1928-1935 peuvent être utiles ici<sup>1</sup>. Le comparatisme a pour première vertu de faire voir ("qui ne compare pas, ne voit pas bien", soulignait déjà Durkheim,

enclin à assimiler science et comparaison). Une confrontation opportune avec un domaine extérieur au champ d'étude peut révéler un problème qui sans elle serait resté invisible. Elle permet donc d'affiner le questionnaire historique, et M. Bloch souligne vigoureusement son importance à ce stade décisif de la démarche historique. La comparaison préserve de l'un des plus grands dangers de la recherche, que M. Bloch nomme "la tentation de trouver tout naturel"<sup>2</sup> et qui menace, à force d'empathie avec l'objet d'étude. La comparaison au contraire "nous restitue par une espèce de choc mental, cette sensation de la différence, de l'exotisme qui est la condition indispensable de toute saine intelligence du passé"<sup>3</sup>. C'est pourquoi si toute démarche comparative suppose l'analyse combinée d'analogies et de dissemblances, on veut insister ici sur le fait que sa vertu principale tient davantage à la mise en évidence et à la confrontation des différences qu'à la recherche de similitudes, toujours suspectes d'être forcées.

Le comparatisme possède aussi ses limites, qu'il convient de reconnaître pour mieux tirer parti de ses vertus. On peut ainsi admettre, en dépit de son caractère apparemment décevant, la proposition de M. Bloch: "... la comparaison suggère plutôt qu'elle n'explique réellement". Car il faut bien le reconnaître: les faits et séries analogues, observables dans des milieux et des contextes différents (suivant la définition même de l'objet de la démarche comparative, selon M. Bloch), ne trouvent leur véritable signification qu'au sein de la logique propre à chacun des systèmes dont ils font partie. Et dès lors que des éléments en apparence

similaires prennent, dans des contextes différents, des significations distinctes, une "explication" fondée sur leur rapprochement risquerait fort d'être illusoire. Seule une comparaison portant sur des structures globales, c'est-à-dire sur des ensembles coordonnés d'analogies et de différences, serait à l'abri de cette critique. Mais il est manifeste qu'elle est la plus difficile à pratiquer, et que la mise en œuvre concrète de la démarche comparative court toujours le risque de n'être qu'une trompeuse comparaison "terme à terme". On admettra donc que la comparaison ne saurait être, à elle-seule, un principe d'explication; toutefois, elle suggère, et cette capacité à faire apparaître (espérons autre chose que des fantômes) constitue un mérite suffisant pour y recourir.

On sait que M. Bloch a distingué deux types principaux de démarches comparatives. La première met en relation des sociétés "voisines et contemporaines, sans cesse influencées les unes par les autres", de sorte que le comparatisme se fait surtout ici attentif aux processus de diffusion et aux influences réciproques, aux éléments dérivant d'une origine commune, tout comme à l'identité des causes structurelles que suppose la proximité même de ces sociétés<sup>4</sup>. On considère généralement que cette première démarche avait la préférence de M. Bloch, ce qui est incontestable dans la mesure où elle correspondait à son propre "projet d'histoire comparée des sociétés européennes"<sup>5</sup>; mais il n'a ni délaissé, ni dévalué le second type de comparatisme, à plus large rayon d'action. Celui-ci compare "des sociétés séparées dans le temps et l'espace", pour lesquelles

les analogies observées ne s'expliquent ni par une origine commune, ni par une influence mutuelle (ainsi, lorsque l'on compare les féodalités occidentales et japonaises, ou encore la civilisation romaine et les sociétés océaniques dites "primitives"). C'est ici que la vertu "exotique" de la comparaison, déjà mentionnée, prend toute sa valeur et toute sa saveur. Mais M. Bloch ajoute encore un principe explicatif, qui serait comme le fondement de la comparaison lointaine: "... son postulat, en même temps que la conclusion à laquelle elle revient toujours, c'est l'unité fondamentale de l'esprit humain"<sup>6</sup>.

La nature du présent colloque invite à faire valoir une forme de comparatisme intermédiaire entre les deux types ainsi définis —lesquels présentent chacun un risque inverse. M. Bloch indique lui-même que, en-deçà d'un certain seuil de différence, la comparaison ne fait plus comparatisme (par exemple, s'agissant de deux entreprises d'un même pays contemporain). À cet égard, la ligne de démarcation n'est pas toujours nette entre le comparatisme proche et une pratique de la comparaison dans le cadre d'une démarche macro-historique: ainsi, le rapprochement de deux régions de l'Europe médiévale peut tout aussi bien relever d'une démarche comparative que d'un projet d'histoire globale de la chrétienté occidentale. Et si le dépassement des frontières nationales constituait, au moment où M. Bloch écrivait, un critère et une vertu du comparatisme, il n'en va plus tout à fait de même aujourd'hui.

Inversement, le comparatisme à large rayon d'action risque de ne faire apparaître que des généralités vagues, sans rien expliquer

des sociétés qu'il confronte. L'historien est particulièrement peu enclin à goûter la recherche des archétypes ou la proclamation de l'universalité de la nature humaine. Dans cette optique, il n'est pas sans risque d'associer, comme le fait M. Bloch, comparatisme élargi et unité de l'esprit humain. Le défi de l'anthropologie de son temps pèse lourd ici, et leste inutilement le second type de comparatisme d'une perspective universalisante.

Entre le risque de tailler trop étroit et celui de viser trop large, il y a donc place pour un comparatisme intermédiaire. C'est pourquoi, la confrontation des deux rives de l'Atlantique pourrait constituer un cas remarquable. L'Europe occidentale et le monde méso-américain —porteurs chacun d'une diversité interne dont le projet comparatiste doit impérativement reconnaître l'ampleur— sont assurément séparés par une claire distance spatiale, à laquelle il est loisible d'ajouter un écart temporel.

Même si aujourd'hui les distances se réduisent, au rythme des révolutions technologiques et de l'uniformisation marchande, nous avons bien à faire à une confrontation de mondes<sup>7</sup>, à un choc de continents séparés par des abîmes océaniques. Et pourtant, comme dans le cas du comparatisme proche, il existe entre ces univers un lien génétique, une rencontre historique déterminante, à partir de la Conquête, qui entraîne le transfert massif de structures politiques, sociales, religieuses, mentales et linguistiques, par lequel l'Occident médiéval prend pied de ce côté-ci de l'Atlantique<sup>8</sup>. Certes, il convient de souligner que le projet comparatif n'a pas pour objectif de contribuer à l'étude des influences

hispaniques dans l'histoire mexicaine ou de "l'héritage médiéval de Mexico", pour mentionner la discutable expression de Luis Weckmann<sup>9</sup>. Le lien historique institué par la conquête n'est pas à proprement parler l'objet de la démarche comparative; mais il en détermine en grande partie les conditions, puisqu'il autorise le rapprochement d'institutions et de représentations communes, quoique profondément réinterprétées et recrées dans chaque contexte spécifique. Il se pourrait alors que la combinaison d'une histoire en partie commune et d'écarts radicaux produise une tension singulièrement forte, susceptible de conférer au travail comparatif une vertu particulièrement éclairante.

Il y a sans doute là une situation exemplaire pour le comparatisme. D'un côté, l'écart est suffisamment ample pour garantir un effet de mise à distance et de "dénaturalisation" de l'objet d'étude. De l'autre, la démarche comparative se fonde sur une relation historique, de sorte qu'elle n'a nul besoin de chercher sa justification dans une quelconque "unité de l'esprit humain". Le projet comparatif peut alors franchir sans crainte les océans et les siècles, sans pour autant se mettre en quête d'archétypes, ni viser une théorie générale des sociétés humaines. En ce sens, il n'y aurait guère de pertinence à opposer au projet comparatiste la spécificité de chaque réalité humaine et l'impossibilité de soumettre des données singulières à des procédures de généralisation, même s'il est vrai que le comparatisme suppose une certaine démarche synthétique et invite à dépasser l'hypermultiplication et la fragmentation des pratiques de recherche<sup>10</sup>.

### Une mise en œuvre difficile

La rencontre proposait sept thèmes, tous abordés selon un même schéma (sauf exception): une communication relative au monde mésoaméricain, une autre relative au monde européen, et enfin un essai comparatif qui —soumettant le courageux commentariste à rude épreuve!— devait s'efforcer de lancer des passerelles entre les univers... Les thèmes retenus —parmi bien d'autres possibles— étaient: *Domination et résistance* (Antonio García de León, Jacques Revel, Enrique Florescano); *Entre mondialisation et autonomie* (Jan de Vos, Xótchitl Leyva, Yvon Le Bot); *Communauté et individu* (Alain Guerreau, Juan Pedro Viqueira, José Luis Escalona); *Conceptions de la personne (âmes et corps)* (Pedro Pitarch Ramón, Jérôme Baschet, Mario H. Ruz); *Culte des images et espace social* (Jean-Claude Schmitt, Antonio Gómez Hernández, Jean-Claude Bonne); *Confréries et organisation sociale* (Dolores Aramoni Calderón, Bernard Vincent, Oscar Mazín); *Conversion et identités religieuses* (Aída Hernández Castillo, Danièle Hervieu-Léger, Jesús García Ruiz).

Il ne pouvait être question, en si peu de temps, de rendre compte de tant de problèmes, ni de parvenir à des résultats comparatifs fermes. Il s'agissait plutôt de prendre la mesure des pièges et des limites d'une telle entreprise, et de tester la diversité des situations comparatives. À cet égard, deux aspects ont été largement soulignés. Le risque principal du comparatisme —quand bien même on en est averti— est de revenir à une comparaison terme

à terme, isolant deux éléments présentant d'apparentes similitudes, en négligeant leur appartenance à deux ensembles profondément différents, de sorte que le rapprochement reste superficiel, voire dénué de pertinence. Il s'avère en outre que l'un des principaux agents de cette dérive méthodologique est l'usage mal maîtrisé des concepts et notions, appliqués sans précautions à des sociétés différentes, comme s'ils bénéficiaient d'une valeur universelle et univoque. Or, "domination", "communauté", "individu", "âme" —parmi bien d'autres exemples— ne signifient pas la même chose dans l'Europe médiévale ou moderne et dans l'Amérique coloniale ou contemporaine... Mais c'est précisément une vertu potentielle des situations comparatives que d'obliger à une "désessentialisation" des notions, dont la signification doit toujours être référée à la société spécifique dans laquelle elles s'appliquent. Plus largement, on indique une fois encore que la démarche comparative devrait consister moins en un désir de rapprochement qu'en un effort de différenciation, afin de saisir comment des formes d'organisation ou de représentation, qui en raison de leur lien génétique paraissent semblables, relèvent en fait de significations radicalement distinctes dans les mondes européens et amérindiens.

Enfin, ces journées ont permis de constater qu'il ne saurait être question de définir un modèle unique de comparatisme. La démarche doit au contraire s'adapter à la diversité des cas, de sorte qu'il conviendrait mieux d'évoquer, au pluriel, des comparatismes. Pour certains des sujets abordés, les réalités comparées étaient si dissemblables que la

confrontation s'est faite surtout méthodologique, portant principalement sur les concepts et les instruments d'analyse. Ce fut le cas du premier thème traité, associant une analyse des formes de résistance indigène à la domination coloniale dans la région de Veracruz et une réflexion sur la "réception" locale de l'affirmation de l'État dans l'Europe moderne, suggérant de défaire le modèle des grandes machineries institutionnelles pour faire place à la complexité des configurations et des stratégies singulières. De même, l'étude des conversions massives au protestantisme dans le Chiapas actuel et celle des conversions discrètes au catholicisme dans la France d'aujourd'hui ne pouvaient faire l'objet d'aucune comparaison directe; mais comme l'a indiqué Danièle Hervieu-Léger, elles trouvaient sens à s'intégrer dans un panorama d'ensemble de la modernité religieuse, dont l'une des caractéristiques veut que les identités religieuses s'héritent de moins en moins pour s'acquérir au contraire à travers le jeu des stratégies individuelles et collectives.

Dans d'autres cas, l'importance des transferts enclenchés par la Conquête rapproche davantage les terrains d'études, s'agissant par exemple du processus qui refonde les collectivités paysannes indigènes dans le moule de conceptions communautaires dérivées de celles qu'élabore l'Occident médiéval. On peut évoquer également l'institution des confréries, transplantée non sans une profonde reformulation dans le Nouveau Monde: rapprochement d'autant plus fécond que les études présentées analysaient l'organisation confraternelle de groupes dominés, d'une part les Indiens zoques du Chiapas, et de

l'autre les Noirs (grands oubliés tant de l'histoire européenne que mésoaméricaine) dans l'Espagne des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Enfin, s'agissant des images chrétiennes, l'identité des thèmes et des figures, de part et d'autre de l'Atlantique, aurait pu conduire à attribuer la même signification sociale à la production et à l'usage de ces œuvres. Or, il n'en est rien, et l'analyse, centrée ici sur le problème de la mobilité des images, a permis de suggérer combien les espaces sociaux sont structurés de manières distinctes. Exemple patent de la force suggestive de la comparaison, la présentation de formes variées de déplacements des images dans le Chiapas actuel (processions, images tournantes selon un cycle annuel, échanges rituels de saints) obligea les médiévistes spécialistes des images à s'interroger de manière systématique sur une question jusqu'à négligée. Si l'on constate alors que les images médiévales sont beaucoup plus mobiles qu'on ne pouvait le penser, il n'en reste pas moins que le réseau de relations intercommunautaires développé dans le monde indigène chiapanèque grâce aux images reste sans équivalent dans un monde féodal beaucoup plus strictement "encellulé", quoique toujours soucieux d'articuler le local et l'universel.

Premier pas d'une démarche à prolonger, la rencontre de San Cristóbal n'a évidemment livré aucun tableau macro-comparatif des deux continents. Elle a cependant permis de multiplier des micro-comparaisons qui sont autant de ponts fragiles entre les mondes, autant de fenêtres ouvertes. Le mélange y régnait en maître, toujours proche de la confusion, mais produisant parfois

décalsages et vacillements féconds. Et plus d'une fois décontenancés, les visiteurs européens purent éprouver ce doux vertige que procure le Nouveau Monde, de voir le même et le familier devenir si étrangement différent. \*

## Notes

- 1 Voir principalement Comparaison et Pour une histoire comparée des sociétés européennes, repris dans M. Bloch, *Histoire et historiens*, A. Colin, 1995, Paris, respectivement pages 87-93 et pages 94-123. Pour quelques réflexions actualisées sur le comparatisme en histoire, voir notamment M. Aymard, Histoire et comparaison, dans H. Atsma et A. Burguière (éds.), *Marc Bloch aujourd'hui. Histoire comparée et sciences sociales*: 271-278, EHESS, Paris, 1990 et J.-C. Schmitt, Pour une histoire comparée des images religieuses, dans F. Boesplug et F. Dunand (éds.), *Le comparatisme en histoire des religions*: 361-381, Cerf, Paris, 1997.
- 2 *Ibid.*: 116.
- 3 *Ibid.*: 97.
- 4 *Ibid.*: 96-97.
- 5 Projet d'un enseignement d'histoire comparée des sociétés européennes (candidature au Collège de France), repris dans *Histoire et historiens*: 124-129, *op. cit.*
- 6 *Ibid.*: 97.
- 7 Dans le titre du colloque, le terme de "confrontation" a été préféré à celui de "rencontre" car, quoique les phénomènes de métissage et de syncrétisme fassent partie de l'histoire commune des deux continents, il a semblé utile d'insister sur d'autres modalités de conjonction des mondes, mises en évidence par les recherches récentes: coexistence de mondes distincts, juxtaposition de croyances qui se mêlent de manière apparente ou partielle, tout en gardant leurs structures spécifiques...
- 8 En ceci, on admettra que le monde européen comme le monde colonial doivent être appréhendés dans le cadre de cette unité dynamique que J. Le Goff a dénommé "long Moyen Âge", concept qui permet de dépasser la fausse coupure entre Moyen Âge et Temps

Modernes (J. Le Goff, Pour un long Moyen Âge, repris dans *L'imaginaire médiéval*, Gallimard, Paris, 1985).

9 L. Weckmann, *La herencia medieval de México*, El Colegio de México, México, 1983, 2 vols.

10 Sur la vertu du comparatisme dans le panorama actuel de la fragmentation

de la recherche, cf. J.H. Elliott, Comparative history, dans C. Barros (éd.), *Historia a debate* (III): 9-19, Historia a Debate, Saint-Jacques de Compostelle, 1995.

*Jerôme Baschet*

Universidad Autónoma de Chiapas -  
École des Hautes Études en  
Sciences Sociales



## Los Lienzos de Acaxochitlán (Hidalgo) y su importancia en la historia del poblamiento de la Sierra Norte de Puebla y zonas vecinas

Guy Stresser-Péan

Después de haber publicado en 1995 el previamente desconocido *Códice de Xicotepetec*, documento del siglo XVI que recoge parte de la problemática de las relaciones de la Sierra de Puebla con los poderes acolhuas, Stresser-Péan nos ofrece esta vez un estudio sobre la historia prehispánica y colonial temprana de esa Sierra, prosigue con el examen de otros dos documentos pictóricos desconocidos, y concluye con un examen muy bien fundado de la evidencia disponible a propósito de los señoríos de Xihuhcoac, Tuzapan, Metlaltoyuca y Tuxpan, piezas brillantes del pasado prehispánico que la fascinación por el altiplano arrojó al olvido.

Los citados documentos pictóricos, denominados "*Lienzos de Acaxochitlán*", provienen de este pueblo de la bocasierra situado entre Tulancingo y Huauchinango.

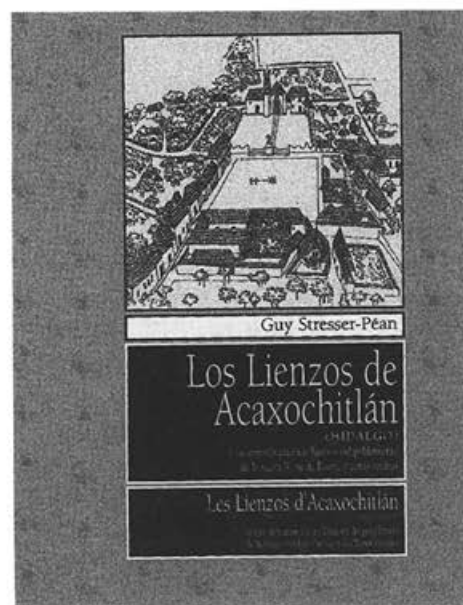
- ♦ Marco histórico.
- ♦ Lenguas y dialectos de la Sierra.
- ♦ Tradiciones históricas de los chichimecas del sur de la Sierra.
- ♦ Discusión de las tradiciones históricas del sur de la Sierra y de Zacatlán.
- ♦ El dialecto olmeca-mexicano del sur de la Sierra.
- ♦ Tradiciones históricas de los totonacos de Zacatlán.
- ♦ Huauchinango: datos de historia prehispánica y descripción de 1571.
- ♦ Acaxochitlán, sus dos "lienzos" y su descripción de 1569.

Gobierno del  
Estado de Hidalgo

IHEMSYS

CEMCA

Consejo Estatal para la  
Cultura y las Artes



- ♦ El Lienzo "A" de Acaxochitlán: el pueblo y sus tierras en 1639.
- ♦ El Lienzo "B" de Acaxochitlán: el pueblo y su antigua jurisdicción.
- ♦ El Lienzo "B" y las reclamaciones territoriales de Acaxochitlán.
- ♦ Los dos lienzos de Acaxochitlán en la historia regional.
- ♦ La guarnición mexicana de Atlán y las provincias vecinas de Xihuhcoac, Metlaltoyuca, Tuxpan y Tuzapan.
- ♦ 50 ilustraciones más 3 desplegados y 50 fotografías.